Th. 21re II 014

MARION CARMÉLITE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Dumanoir,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 19 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE GERDY.....	M. Derval.	Mlle DESOEILLETS.....	Mme Kirn.
DUBARAIL.....	M. Sainville.	GERVAIS, vieux domestique....	M. Barthélemy.
LE MARQUIS.....	M. Germain.	DE VARDES.	
FLORENTIN DELORME, cousin		Plusieurs Seigneurs.	
de Marion	M. Levassor.	Un Exempt.	
MARION DELORME.....	Mlle Déjazet.	Un Domestique.	

La scène se passe à Choisy.

Le théâtre représente un salon avec portes dans le fond. Entrée par la gauche, appartement à droite, tableaux à droite et à gauche, celui de droite faisant porte. Riche ameublement, glace à gauche ; à droite, table avec tout ce qu'il faut pour écrire ; fenêtre à gauche sur le second plan.

SCENE PREMIERE.

DUBARAIL, *puis* GERDY. *Dubarail paraît, conduit par un domestique tout en noir qui lui fait un grand salut.*

DUBARAIL. C'est bien !.. annoncez le chevalier Dubarail, gentilhomme ordinaire de M. le cardinal. (*Le domestique salue tristement et sort.*) Drôle de figure, avec ses pleureuses et son pourpoint mercredi des cendres!.. singulière livrée pour une femme dont la vie est un long carnaval!.. Attendons. (*Il se jette dans un fauteuil. Un domestique, tout en noir comme l'autre, paraît précédant Gerdy, et lui fait un grand salut.*) Encore ! Ah ! quelqu'un...

GERDY, *qui tourne le dos à Dubarail.* Merci, mon cher !.. annoncez le comte de Gerdy.

(Le domestique salue et sort.)

DUBARAIL, *se levant.* De Gerdy !

GERDY, *se retournant.* Hein !.. plaît-il ?

DUBARAIL. Lui-même... ce cher comte!

GERDY. Dubarail!.. Eh ! parbleu ! embrassons-nous, mon très-cher...

DUBARAIL. De tout mon cœur.

GERDY. Qui diable m'eût dit que je vous rencontrerais ce matin à Choisy?

DUBARAIL. J'arrive à l'instant.

GERDY. Et moi, comme vous voyez... encore tout consterné de l'accueil lugubre que je reçois chez la fille la plus folle de France et autres lieux.

DUBARAIL. C'est ce que je me disais là... car je n'ai encore trouvé, en fait de créatures vivantes et humaines, que ce valet noir, qui m'a introduit de l'air le plus triste... comme on recevrait une catastrophe ou un messager de malheur.

GERDY. Vous, je ne dis pas.

DUBARAIL. Hein ?

GERDY. Gentilhomme de notre doux cardinal, de notre benin Richelieu, on vous croit toujours chargé d'une lettre de cachet pour quelqu'un de ses amis intimes.

DUBARAIL. Vous êtes un peu sorcier, mon cher comte.

GERDY, *effrayé.* Plaît-il ? est-ce que j'aurais deviné juste?.. vous êtes en partie de chasse, ce matin ?

DUBARAIL. Eh ! non... D'ailleurs, je ne me mêle de cela qu'en grand... je n'arrête pas, moi.

GERDY. Non, vous ordonnez d'arrêter, voilà tout.

DUBARAIL. Je remets la lettre de cachet à qui de droit, et le reste ne me regarde plus.

GERDY, *toujours effrayé*. C'est donc cela que j'ai aperçu, à l'entrée de Choisy, deux ou trois de ces pourpoints noirs qui sentent la Bastille d'une lieue?

DUBARAIL. Allons.... laissons là cette plaisanterie.

GERDY. Il appelle ça une plaisanterie!

DUBARAIL. Et dites-moi, mon cher comte, qu'êtes-vous devenu depuis quinze jours que vous avez disparu de notre grande ville, vous, le roi de nos fous, l'ame de toutes nos fêtes, l'amant de toutes nos femmes?.. Où est-il? se demandait-on de toutes parts... est-ce qu'il est mort? est-ce qu'il s'est fait ermite?

GERDY. A peu près.

DUBARAIL. Et je vous trouve ici.... ce matin!.. D'où diable sortez-vous?

GERDY. Du couvent.

DUBARAIL. Du... du couvent!.. je n'en reviens pas!

GERDY. Moi, c'est différent!.. j'en reviens... en personne .. Oh! ne riez pas, c'est l'histoire la plus sérieuse dans son principe... quoique la plus bouffonne, la plus burlesque dans ses conséquences!. d'abord, vous savez... tout Paris, toute la France sait que j'étais, il y a un mois, l'amant en pied de Marion Delorme.

DUBARAIL. Vous ne l'avez pas laissé ignorer.

GERDY. Pour faire honneur à cette bonne fille qui, cette fois, du moins, avait eu la main heureuse.... Le choix était pour elle....

DUBARAIL. Honorable et flatteur.

GERDY. Flatteur, comme vous dites... Eh bien! le croiriez-vous? au bout de huit jours, congédié, dédaigné... comme votre cardinal... moi, comte de Gerdy, l'homme le plus aimable de la place Royale!.. j'étais trop fat, trop impertinent pour Mlle Marion.

DUBARAIL. Pas possible!

GERDY. Ma parole d'honneur!.. Aussi, ça criait vengeance, et... qu'est-ce que c'est?..

SCENE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS*.

(Un domestique entre, salue le marquis, lui montre un siége et sort.)

DUBARAIL. Sans doute quelque visiteur comme nous... même cérémonial.

GERDY. Un jeune seigneur... (*S'approchant et saluant.*) Monsieur est sans doute attendu chez Marion Delorme?

(Le marquis le salue et s'assied.)

GERDY. Monsieur est peut-être un ami de Marion Delorme?

(Le marquis lève les yeux au ciel, soupire et tire de sa poche une lettre qu'il lit sans écouter.)

DUBARAIL. Cet homme est sourd.

GERDY. Et muet.

DUBARAIL. Continuez donc, mon cher.

GERDY. J'étais piqué au vif... (*Regardant le marquis.*) Diable d'original!.. (*Reprenant.*) Je jurai de me venger de cette bégueule de Marion...

(Le marquis relève la tête et écoute.)

DUBARAIL, *riant*. Voilà un reproche bien peu mérité.

GERDY. Et de réparer mon échec par un triomphe digne de moi... Il me fallait au moins une maîtresse ayant tabouret en cour, et portant écusson sur son carrosse... Je levai les yeux, et ils s'arrêtèrent sur...

DUBARAIL. Sur?..

GERDY. Une dame jeune, belle, ravissante... Je tombai amoureux fou... comme un écolier, un enfant.. Mais une vertu!.. une vertu invraisemblable!.. Là où mon amour-propre espérait une victoire, mon cœur essuya une défaite... Après les dédains de Marion, il ne me manquait plus que cela pour me déshonorer tout-à-fait!.. Honteux, désespéré, pour la première fois de ma vie, je perdis la tête... Je menaçai de me tuer... de me faire moine, comme ce fou de Joyeuse!

DUBARAIL. Ah! oui, la manie du jour... tout le monde tourne au couvent, les carmélites sont à la mode.

GERDY. On m'en défia... Il ne faut pas me défier deux fois de faire une sottise... et dans le paroxisme d'une passion extravagante, je dis adieu au monde, aux plaisirs, aux femmes, et courant me jeter dans un cloître, je signai bravement mon dernier billet d'amour... frère Adrien, chartreux indigne, *antèà in sæculo* comte de Gerdy!.. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

DUBARAIL, *de même*. Ah! ah! ah! chartreux!..

LE MARQUIS, *avec un rire étouffé*. Ah! ah! ah!

(On le regarde, il a repris son sérieux et continue sa lettre.)

GERDY, *regardant le marquis*. Il m'avait semblé que notre muet...

M. DUBARAIL.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Je vois comment l'histoire cesse:
Votre courageux dévouement

* Dubarail, de Gerdy, le marquis.

Flechit cette vertu tigresse,
On se rendit...

GERDY.

Non pas, vraiment!
J'en serais bien fâché.

DUBARAIL.

Comment?

GERDY.

Oui, certe, il eût été fort triste
De voir triompher un chartreux...
Si je retombais amoureux,
Il faudrait me faire trappiste.

La belle n'a fait que rire de ma folie... mais le coup a porté ailleurs... et huit jours après, quand je commençais à m'ennuyer sous le capuchon, je trouvai dans un livre de prières qui m'arrivait du dehors, ce billet charmant que je baisai mille fois, tenez : (*Lisant.*) « Quel que soit » le jour, accourez, vous serez le bien» venu. »

DUBARAIL. Une lettre de change !

GERDY. Payable à vue.

DUBARAIL. Et de qui?

GERDY. Lisez.

DUBARAIL, *lisant le nom.* Marion Delorme. (*Le marquis lève vivement la tête et les regarde.*) Heureux vaurien!.. mais le motif d'un pareil retour...

GERDY. Vous ne comprenez pas?.. Cette pauvre Marion a pris mon désespoir et ma retraite pour un effet de ses rigueurs... et comme elle a le cœur bien placé, elle n'a rien trouvé de mieux pour me rendre au monde que de s'exposer encore à mon impertinence.

(Le marquis devient rêveur.)

DUBARAIL. Vous ne vous l'êtes pas fait dire deux fois.

GERDY. Ah! bien oui... pour cela il fallait franchir la grille, reconquérir ma liberté... Mais en voici bien d'un autre! les bons pères me tenaient et ne voulaient pas me lâcher!..

DUBARAIL. Bah! ah! c'est charmant!

GERDY. Ils me signifient que lorsqu'on a été moine un seul jour, il n'y a pas de raison pour que ça finisse et que je suis chartreux à perpétuité!.. On donna des ordres en conséquence au frère portier...: et il ne me resta plus pour voie de salut, que la fenêtre de ma cellule.... je regarde : deux cents pieds de hauteur!

DUBARAIL. Et vous avez sauté?

GERDY. Oui, en arrière.

DUBARAIL. Poltron!

GERDY. J'aurais bien voulu vous y voir, avec votre gros ventre et vos petites jambes!.. par bonheur, grâce à une échelle de soie que la Desœillets de l'hôtel de Bourgogne m'a fait passer, et qui trompa la surveillance du ciel et de la terre... après une semaine de vocation avortée, j'ai pu échanger ma robe encapuchonnée contre mon pourpoint de velours, et accourir à Choisy, chez Marion, pour toucher mon billet et réclamer les droits que me garantit sa signature.

(Le marquis le regarde avec colère et dédain.)

DUBARAIL.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

On peut vous faire banqueroute...

GERDY.

S'il s'agissait d'argent comptant,
Je pourrais le craindre, sans doute :
Mais il s'agit, en cet instant,
De rendez-vous, de tête-à-tête,
D'amour, de bonheur... pas de frais.
Pour acquitter semblable dette,
Les fonds ne lui manquent jamais.

DUBARAIL. C'est très-bien... si ce laissez-passer peut vous ouvrir les portes du logis qui lui est réservé et qu'on appelle vulgairement... (*baissant la voix.*) la Bastille.

GERDY. La Bastille!.. qu'entends-je!..

(Le marquis se lève vivement et avec inquiétude.)

DUBARAIL. Chut donc! ce diable de sourd vous a entendu!

GERDY. Eh! que m'importe! vous ne l'arrêterez pas?

DUBARAIL. Moi!.. cela ne me regarde en aucune manière... et si Marion est mieux portante...

GERDY. Mais mon billet... mon billet devenu inutile et sans valeur!.. voyez, c'est signé Marion!

DUBARAIL. Voyez, c'est signé Richelieu!

(Le marquis lit par-dessus son épaule, et sans être vu; on entend rire au dehors.)

GERDY. Hein! quelle gaîté!.. ce doit être elle!.. c'est Marion!

SCENE III.

LES MÊMES, Mlle DESOEILLETS*.

Mlle DESOEILLETS, *riant.* Ah! ah! ah!.. la drôle de figure!

GERDY. Eh! non... c'est la Desœillets.

Mlle DESOEILLETS. Gerdy, libre... enfin!.. échappé de la Chartreuse!

GERDY. Grâce à toi, charmante... mais de quoi riais-tu si fort?

Mlle DESOEILLETS. Ah! d'un visage long, maigre et lugubre, qui s'est trouvé en face de moi, et ma foi, je n'ai pu y tenir.

DUBARAIL. Comme ces figures noires qui nous ont introduits.

Mlle DESOEILLETS. Quelle idée a Marion d'avoir de ces choses-là chez elle?

GERDY. Et d'où sors-tu donc ainsi?...

* Dubarail, Mlle Desœillets, Gerdy, le marquis.

de ton théâtre ?.. de l'hôtel de Bourgogne ?..

Mlle DESOEILLETS. Eh! non, de Saint-Germain, où je viens de jouer, devant la reine, les belles scènes de la Sophonisbe... sa majesté profite, pour s'amuser, de l'absence du roi qui est au camp, où l'on cherche à lui faire adopter pour nouveau favori le jeune marquis d'Effiat de Cinq-Mars.

DUBARAIL. Dont le cardinal, toujours adroit, s'est dit-on fait un ami intime, provisoirement.

Mlle DESOEILLETS. Mais il ne s'agit pas de cela... comment va Marion ?

GERDY. Elle est donc malade ?

Mlle DESOEILLETS. Certainement... depuis huit jours... et ce billet que j'ai reçu hier, me presse de me rendre auprès d'elle; mais j'ai bon espoir... maladie d'amour, souffrance de cœur, mon cher comte, et puisque voilà le médecin, que j'ai délivré...

SCENE IV.

Les Mêmes, FLORENTIN*.

FLORENTIN, *en dehors*. Dans ce salon... c'est bien, mes valets... (*entrant*) je m'y transporte.

(Ils se séparent vivement.)

GERDY. Que nous veut cette figure pâle ?

DUBARAIL. Il paraît que c'est l'uniforme de la maison.

FLORENTIN, *un mouchoir blanc à la main*. Deux personnes... trois personnes... quatre personnes... (*Saluant Dubarail.*) Monsieur...

DUBARAIL. Monsieur...

FLORENTIN, *saluant le marquis et Gerdy*. Messieurs...

(Le marquis et Gerdy le saluent ; Dubarail se détourne pour rire.)

GERDY, *à part*. Le diable m'emporte !.. j'ai peur que ce soit un chartreux qui me coure après !

FLORENTIN, *saluant Mlle Desœillets*. Madame...

Mlle DESOEILLETS, *partant d'un éclat de rire*. Ah ! ah ! ah !

FLORENTIN, *interdit*. Quel oubli de toutes les convenances !.. fi donc !..

DUBARAIL, *riant, à part*. C'est quelque fils de traitant que Marion a plumé.

FLORENTIN, *changeant de ton*. Ces messieurs ont sans doute reçu leurs lettres, et viennent assister à la triste cérémonie ? (*Les trois personnages gardent le silence et se regardent; Florentin recommence.*) Ces messieurs ont sans doute reçu leurs lettres, et...

GERDY. Eh quoi !.. quelles lettres ?.. quelle cérémonie ?

FLORENTIN, *étonné*. Comment !.. quelles lettres ?.. celles qui vous invitent à la cérémonie...

DUBARAIL. Mais quelle cerémonie ?

FLORENTIN. Celle à laquelle les lettres...

GERDY, *éclatant*. Ah ça ! morbleu, monsieur, est-ce que vous auriez l'intention ?..

FLORENTIN, *vivement*. Pas du tout, monsieur, je n'ai jamais cette intention-là... mais je me permets d'être extrêmement surpris... de votre surprise... est-ce que vous ne venez pas de Paris ?

DUBARAIL. Eh! non, j'arrive de Tarascon.

Mlle DESOEILLETS. Moi, de Saint-Germain.

GERDY. Moi, du couvent.

LE MARQUIS. Moi, du camp.

DUBARAIL. *à part*. Ah ! il parle.

GERDY, *à Florentin*. Ah ça ! monsieur, et vous ?.. d'où vous êtes-vous échappé ?

FLORENTIN. De Bagnolet, où je suis... où j'étais petit commis dans les aides et gabelles... quand j'ai reçu cette nouvelle affreuse !

TOUS. Quelle nouvelle ?

FLORENTIN. Ah ! messieurs, puisse-t-elle vous porter un coup moins cruel qu'à moi !.. Vous voyez l'homme le plus malheureux des environs de Paris !.. j'hérite de cette maison élégante... de l'autre... du mobilier, des chevaux, des valets, des diamans, des espèces... et puis du reste... et puis de tout !.. absolument tout !.. ah! j'en mourrai de douleur !.. il y a des droits énormes à payer !..

GERDY, *le secouant par le bras*. Mais enfin, monsieur, vous expliquerez-vous ?

DUBARAIL, *le secouant par l'autre bras*. Qui êtes-vous donc ?

FLORENTIN. Qui je suis !.. hélas !... Florentin-Médéric Delorme de Bagnolet, son seul et unique héritier.

GERDY, *effrayé*. Héritier !.. de qui ?

FLORENTIN. Eh bien ! d'elle... infortunée Marion !

Mlle DESOEILLETS. Ah ! grand Dieu !

GERDY. Marion Delorme !..

(Le marquis est hors de lui.)

FLORENTIN. Elle n'est plus !

DUBARAIL *et* Mlle DESOEILLETS. Ciel !

GERDY. Il se pourrait !

* Dubarail, Mlle Desœillets, Florentin, Gerdy, le marquis.

LE MARQUIS, *courant à lui.* Marion! c'est faux! (*Prenant vivement Florentin à la gorge.*) Dis, avoue... c'est faux, n'est-ce pas?

FLORENTIN, *se débattant.* Mais si fait!

LE MARQUIS.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

Tu mens, morbleu! c'est impossible!

FLORENTIN.

O ciel! il m'étrangle... au secours!

LE MARQUIS.

C'est faux!

FLORENTIN.

C'est vrai... quel homme horrible!

GERDY *et* DUBARAIL, *les séparant.*

Monsieur!

FLORENTIN.

Retenez-le toujours.

LE MARQUIS, *retournant à droite.*

Un malheur aussi déplorable!...

FLORENTIN.

Beau motif pour tous les gens;
On peut pleurer les morts, que diable!
Mais sans étrangler les vivans.

Mlle DESOEILLETS, *vivement et avec agitation.* Oui, monsieur a raison...c'est faux... c'est impossible... et cette lettre... cette lettre qu'elle m'écrivait hier!..

FLORENTIN. C'est hier même à deux heures...

Mlle DESOEILLETS. A deux heures!..

LE MARQUIS. Oh! mon Dieu!.. ah! partons!

(Il sort dans le plus grands trouble. Ils remontent tous la scène.)

FLORENTIN, *à la fenêtre.* Tenez, voyez-vous là-bas dans cette allée, tous les gens du village qui s'avancent chapeau bas, l'air consterné?...

GERDY. En effet...

FLORENTIN. Et plus loin, sur la route, cette voiture...

GERDY. C'est la livrée du marquis de Praslin!

FLORENTIN. Et cette autre?..

DUBARAIL. Celle de Vaudreuil; et puis le duc de Saint-Aignan... et Brienne... tous les amis de Marion-de-Lorme.

FLORENTIN. Pauvre et honnête fille!.. ses amis!.. elle en avait beaucoup... elle en avait énormément... ils apportent le tribut de leur douleur..

(Ils redescendent.)

GERDY, *stupéfait.* Eh bien! mon cher Dubarail?

DUBARAIL. Eh bien! mon cher comte?

Mlle DESOEILLETS. Ah! je suis si saisie, si troublée!..

GERDY. Du courage!

DUBARAIL. Qui sait?.. ça lui épargne bien des chagrins peut-être... le cardinal, instruit de je ne sais quel complot, avait juré que Marion finirait ses jours à la Bastille, et je n'avais qu'à mettre son nom sur cette lettre de cachet en blanc... mais je vais prévenir les exempts...

FLORENTIN. Et moi, je vais remplir mes devoirs de maître de maison... mon dîner m'attend... je mange beaucoup.

DUBARAIL. Ça distrait...

FOLRENTIN. J'ai déjeuné deux fois...

GERDY. Allons, ma pauvre Desœillets.. nous sommes tous mortels!.. je le sens près de toi... et ce soir, si tu veux, nous partirons ensemble!..

AIR *de la Dugazon.*

Puisque le ciel nous l'a ravie,
Rappelons-nous, pour l'honorer,
Les nombreux bienfaits de sa vie
C'est ainsi qu'il faut la pleurer.
Crois bien qu'une douleur profonde,
Là haut ne peut la réjouir...
Et qu'en s'aimant dans ce bas monde,
Dans l'autre on lui fera plaisir.

ENSEMBLE.

Puisque le ciel, etc.

(Ils sortent tous les trois. Florentin, par la droite, Gerdy et Dubarail par le fond. Mlle Desœillets se lève)

SCENE V.

Mlle DESOEILLETS, *seule.*

Pauvre Marion!.. si bonne... si dévouée. (*Ouvrant le billet.*) Et elle pensait encore à moi, hier... quelques instans avant. (*Parcourant le billet.*) Ciel!.. lundi, à quatre heures... quatre heures!.. et c'est à deux... ils me l'ont dit... à deux... (*La porte fermée par le tableau à droite s'ouvre, Marion paraît.*) que Marion!.. je ne m'abuse pas... ces mots, je les vois, je les lis... ah! s'ils m'avaient trompée!

SCENE VI.

Mlle DESOEILLETS, MARION.

MARION, *près d'elle.* Oui...

Mlle DESOEILLETS, *la voyant et poussant un cri.* Ah!..

MARION. Tais-toi! tais-toi!.. et embrassons-nous!..

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)

Mlle DESOEILLETS, *lui prenant les mains.* Mon amie!.. Mari...

MARION. Chut! ne prononce pas mon nom!

Mlle DESOEILLETS. Eh! que m'importe! tu vis encore...

MARION. Non, je suis morte!.. morte pour eux!.. pour eux tous!.. écoute...

* Florentin, Dubarail, Gerdy, Mlle Desœillets, *assise dans un fauteuil.*

Mlle DESOEILLETS. Hein! que dis-tu?... et pourtant, c'est bien toi...

MARION. Je ne crois pas.

Mlle DESOEILLETS. Tu vas me faire peur!...

MARION. Ecoute... nous sommes seules; le vieux Gervais, mon unique confident, est près d'ici pour me prévenir s'il venait quelqu'un... je puis te voir, te parler sans crainte... Car tu sauras tout... (*gravement*) avant qu'une éternelle barrière ne nous sépare.

Mlle DESOEILLETS. Ah! mon Dieu! quel air solennel!... c'est donc un secret?

MARION. Entre le ciel et moi.

Mlle DESOEILLETS. Vrai?... ce qui me paraît drôle, c'est que le ciel y soit pour quelque chose.

MARION. Oui, n'est-ce pas?... j'ai péché beaucoup, j'ai péché souvent, ça avait bien son charme, vois-tu!... et je m'accuse de tout le plaisir que j'y ai trouvé.

Mlle DESOEILLETS, *l'observant et lui prenant le pouls.* Est-ce que tu as encore la fièvre?

MARION. Non, je suis guérie... de toutes mes faiblesses.. et je dis adieu à ce monde qui m'a tant aimée et à qui je l'ai bien rendu!... mais il y a au fond de ce cœur qui a fait tant de...

Mlle DESOEILLETS. Tant de bien.

MARION. Tu crois? c'est possible... il y a là une sainte résolution que rien ne saurait ébranler!

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! est-ce bien toi qui me parles... toi, Marion Delorme?...

MARION. Oh! je suis bien changée... tu m'as vue, il y a dix jours, malade, souffrante, affaiblie par la diète et les médecins... Bien heureuse maladie!... qui m'a valu la solitude, la réflexion, et surtout les conseils d'un saint homme.

Mlle DESOEILLETS. Je m'y attendais.

MARION. Le père Anselme me parlait avec tant d'onction de mes devoirs, de ma vie future, qu'en l'écoutant, les ténèbres qui m'environnaient se sont dissipées, la vérité a brillé à mes yeux...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il a d'abord reçu l'aveu sincère
De mes erreurs...

Mlle DESOEILLETS.
Ah! qu'il a dû frémir!

MARION.
Non, pas du tout; et loin de là, ma chère,
Ça paraissait lui faire assez plaisir!
Et c'est tout simple, en suivant à la piste
Tous mes péchés... dont je fis le récit,
Chacun voudrait, pour son profit,
En mettre un de plus sur la liste.

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! ah!

MARION. Ce fut alors que, semblable à la Madeleine repentante qui avait péché autant... presque autant que moi... je jurai de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres... Mais une imprudence faillit tout perdre... le jeune marquis de Praslin étant venu me voir, je lui avouai tout : « Annoncez à Paris, lui dis-je, qu'on ne me » verra plus, que je me retire aux Carmé- » lites. »

Mlle DESOEILLETS. Ah! ah! ah! quelle folie!

MARION. « Vous? s'écria-t-il, nous ne le » voulons pas, nous nous y opposons en » masse, et, s'il le faut, nous irons faire le » siége du couvent pour vous enlever! »

Mlle DESOEILLETS. Ils l'auraient fait!

MARION. Certainement... ces mauvais sujets, ils sont capables de tout... Oh! je les connais, et toi aussi... hein!... quel scandale!... assiéger un couvent!... s'il n'y avait que moi encore... mais ces pauvres Carmélites!... Que faire donc?... ils m'auraient poursuivie au bout de la France, au bout du monde... Une seule ressource me restait... les tromper, tromper tout le monde, mourir!... et je suis morte.

Mlle DESOEILLETS. A la bonne heure!.. j'aime mieux ce trépas-là... on ressuscite au moins ..

MARION. Pour toi seule... ce soir, aux flambeaux, un simulacre de cérémonie abusera mes amis et les gens du village... tandis que moi, libre, heureuse et chaste, je m'échapperai d'ici pour aller me renfermer à Chaillot!

Mlle DESOEILLETS. Juste!... il y a une maison de fous... tu y seras très-bien... Mais tu n'y penses pas, toi qui plaignais tant ce pauvre comte de Gerdy de s'être fait chartreux!

MARION. Le comte!... oh! parle-moi de lui... parle-m'en toujours!... c'est son exemple qui m'a éclairée.

Mlle DESOEILLETS. Pas possible!

MARION. Nous serons heureux ensemble, là haut... je l'espère!...

Mlle DESOEILLETS. Soit... mais, en attendant, il veut l'être ici-bas.

MARION. Oui, dans son couvent.

Mlle DESOEILLETS. Il s'en est échappé... il est ici!

MARION. Que dis-tu?..

Mlle DESOEILLETS. Je cours le prévenir!

MARION. Oh! de rien! de rien! et ce billet que je lui ai souscrit!

Mlle DESOEILLETS. Tu ne refuserais pas de l'acquitter?

MARION. J'en ai peur!

Mlle DESOEILLETS. Tu l'aimes encore?

MARION. Oh! parce qu'il m'aime, parce qu'il n'a jamais aimé que moi.

Mlle DESOEILLETS. Lui!... il t'a déjà oubliée.

MARION. Tu crois!.. tiens... sans être aperçue, je voudrais les entendre tous me regretter, faire mon éloge, mon oraison funèbre... S'ils sont ingrats... ah! je n'en aurai que plus d'aversion pour ce monde et pour ces hommes auxquels, malgré moi, je pense toujours!..

Mlle DESOEILLETS. Prends garde de faire quelque imprudence, et de donner l'éveil à ce gros sournois de Dubarail, qui est parmi eux... avec une lettre de cachet contre toi!

MARION. Que dis-tu?

Mlle DESOEILLETS. Vengeance de Richelieu, qui t'accuse d'avoir trempé dans un complot.

MARION. Ce n'est pas vrai... j'ai consolé ceux qu'il persécutait, voilà tout!

Mlle DESOEILLETS. Mais sans avoir voulu rien faire pour le persécuteur.

MARION. Et c'est heureux!.. juge donc! le moyen d'avoir mon pardon là-haut, si j'avais l'amour d'un cardinal sur la conscience!... Mais maintenant, tu le vois, le secret m'est ordonné pour mon double salut.

Mlle DESOEILLETS, *riant*. Ah! ah! ah! te voilà tout-à-fait convertie!... et quand je pense qu'on lira peut-être un jour dans le calendrier.. sainte Marion Delorme!...

MARION.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Ah! quel honneur! cet espoir, ces promesses,
Ont pour mon ame un charme ravissant.

Mlle DESOEILLETS.

Et puis aussi, pour d'autres pécheresses
Quel bel exemple! ah! c'est encourageant;
Toutes voudront, imitant ton courage,
Ainsi que toi gagner le ciel, enfin...

MARION.

Ce qui, je crois, leur plaira davantage,
C'est d'y monter par le même chemin.

SCENE VII.

LES MÊMES, GERVAIS *.

GERVAIS. Mamzelle...

MARION, *effrayée*. Ah!

Mlle DESOEILLETS. C'est Gervais!..

GERVAIS. Ne craignez rien, mamzelle.. ils sont tous là-bas... dans le jardin... ils causent, ils se promenent tristement.. il y a surtout, près de la melonnière, un jeune homme qui se désole!

MARION. Ah! vois-tu!.. je ne sais pas lequel; mais c'est égal, je suis sûre qu'ils sont tous comme ça... (*Ouvrant le carton.*) Tiens! regarde... tout est prêt d'avance pour mon entrée aux Carmélites.

Mlle DESOEILLETS. Comment, déjà!

GERVAIS. Pauvre Mlle Marion!.. religieuse!.. je l'aimais encore mieux de l'autre manière.

MARION. Ah! Gervais... tu sais ce que je t'ai ordonné.. redouble de soins, entends-tu!. offre des rafraîchissemens à ces messieurs.

GERVAIS. Oui, de l'eau et du sucre avec de la fleur d'oranger.

MARION. Non, de ce vin d'Aï, si mousseux, si pétillant, dont ils s'enivraient avec moi!...

Mlle DESOEILLETS *. Tu veux encore leur tourner la tête?

MARION. Je veux savoir ce qu'ils ont dans le cœur... mon vin est indiscret!.. et puis, ce repas qui doit venir de Paris pour eux... Ecoute donc, ces pauvres gens, parce que je ne vis plus, il ne faut pas qu'ils meurent de faim.

GERVAIS. Mais ils ne consentiront jamais... au moment d'un...

MARION, *tirant un papier de sa ceinture*. Si fait... d'ailleurs, c'est une clause de mon testament!

(Elle le met à la glace qui est à gauche.)

AIR *de Lantera.*

Lorsque je vais quitter le monde,
De leur chant que l'écho joyeux
Vienne en ma retraite profonde,
Me répéter, loin de ces lieux,
Qu'en les quittant j'y laissai des heureux.
Dans ce séjour où folâtre déesse,
Autour de moi l'amour les rassembla,
Trouvant encor plaisir, bonheur, ivresse,
Ils croiront tous que je suis encor là.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS *.

LE MARQUIS, *entrant vivement*. Elle doit être ici encore!..

MARION. Ciel! (*S'arrêtant.*) Il n'est plus temps!..

GERVAIS, *montrant au marquis*. Permettez, monsieur...

LE MARQUIS. Pardon! je savais qu'il y avait ici une compagne, une amie de Mlle Delorme.. (*à part*) elles sont deux!..

* Marion, Gervais, Mlle Desœillets.

* Gervais, Marion, Mlle Desœillets.

** Gervais, Marion, Mlle Desœillets, le marquis.

MARION, *bas*. Je ne l'ai jamais vu!

Mlle DESOEILLETS. Vous ne connaissiez donc pas Marion?

LE MARQUIS. Non, madame... par malheur!.. et j'accourais pour la voir, pour la connaître, quand cette fatale nouvelle..

MARION, *à part*. Pauvre jeune homme!

Mlle DESOEILLETS, *bas à Marion*. Faut-il le renvoyer?

MARION, *bas*. Il ne me connaît pas!... (*A Gervais*.) Va... va veiller à ce qu'il n'en vienne pas un autre!...

(Gervais sort.)

SCENE IX.

MARION, Mlle DESOEILLETS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Je vous ai dérangées peut-être?

Mlle DESOEILLETS. Au contraire, vous venez à propos, car nous parlions de celle que vous aimiez.

LE MARQUIS. Vous étiez son amie, vous, madame?

Mlle DESOEILLETS. Oui; mais pas autant que mademoiselle.

LE MARQUIS. Ah! vous aussi?

MARION. Un peu; nous étions des amies intimes... sans avoir de secrets l'une pour l'autre; je puis même dire que nous ne nous quittions jamais; elle me disait tout.

LE MARQUIS. Ah! que j'aurais voulu être à votre place!

Mlle DESOEILLETS *, *bas*. Il en aurait appris de belles!

MARION, *de même*. C'est possible! ça ne l'aurait pas ennuyé du moins; (*haut*) mais je ne comprends pas l'intérêt que vous prenez à cette pauvre Marion.

LE MARQUIS. Ah! c'est que vous ne savez pas quel beau rêve j'avais fait! quelles espérances remplissaient mon cœur!..... Mais, je ne sais si je dois vous le dire... vous allez me trouver bien fou, bien insensé!.. J'ai vingt ans...

MARION. C'est un âge bien intéressant; continuez.

LE MARQUIS. Il y a deux mois, j'habitais encore le château de ma mère que je n'avais pas quittée... Surveillé par un gouverneur sévère, je connaissais le monde à peine, mais je l'aimais de loin : j'aimais ses plaisirs, ses gloires, ses fêtes, ses femmes... oh! les femmes! je les aimais toutes!

* Mlle Desœillets, Marion, le marquis.

MARION, *à part*. Il a une belle ame.

LE MARQUIS. Une, surtout, une, dont j'entendais souvent de jeunes seigneurs parler entre eux dans leurs promenades, dans leurs parties de chasse où je les suivais... et qui avaient un double charme pour moi. Celle dont ils vantaient sans cesse la beauté, l'esprit, le cœur, c'était Marion Delorme. A ces éloges qu'ils lui donnaient, aux récits qu'ils faisaient de sa vie si folle, si gaie, je sentais mon cœur battre, le feu me monter au visage; j'étais hors de moi, et le soir, lorsqu'agité, brûlant, le sommeil fuyait ma paupière, je me disais : « Moi aussi, elle m'aimera cette fille si bonne, si charitable! elle ne repoussera pas un cœur qui n'a pas encore aimé... et que je lui donnerai tout entier! Hein?» dites-moi, croyez-vous qu'elle l'eût refusé?

Mlle DESOEILLETS. C'eût été difficile.

MARION. Ce n'était pas dans ses habitudes. (*A part*.) Il est gentil.

LE MARQUIS. Enfin, je quittai le château, j'entrai dans le monde; j'aurais voulu accourir près d'elle; mais il fallait porter ailleurs mon premier hommage, me présenter au roi Louis XIII. Je me rendis au camp où sa majesté me reçut avec une bonté qui fit bien des jaloux et éveilla bien des ambitions; mais je n'étais occupé que d'une chose; j'entendais tous ces jeunes et brillans officiers qui ne juraient que par cette Marion, que rien n'eût pu me faire oublier.

MARION. Il paraît qu'elle avaitd es amis partout.

LE MARQUIS. Aussi, brisant la chaîne qui me retenait auprès du roi, je pris le prétexte d'une mission en Angleterre qui m'était offerte par des gens qu'effrayait ma faveur naissante, et que j'ai acceptée, pour quitter le camp, pour courir à Paris, à Choisy, mettre ma fortune et ma vie aux pieds de celle que je ne devais jamais connaître.

MARION, *émue, lui prenant la main*. C'est bien, c'est très-bien!

LE MARQUIS. Mais, du moins, si elle n'est plus là, vous me parlerez d'elle, ça console un peu; et d'abord, dites-moi, elle était bien jolie?

MARION. Oh! jolie...

Mlle DESOEILLETS. Eh! mon Dieu! si vous tenez à vous en faire une idée, il y a ici quelqu'un qui lui ressemble.

LE MARQUIS. Vraiment?

Mlle DESOEILLETS. A s'y tromper.

LE MARQUIS. Et qui donc?

Mlle DESOEILLETS. Mais, entre vous et moi.

LE MARQUIS. En vérité? oh ! laissez-moi vous regarder, vous regarder long-temps.

MARION, *à part.* Ah ça ! mais si ça prend cette tournure-là...

LE MARQUIS. Les yeux et la taille aussi, n'est-ce pas?

Mlle DESOEILLETS. Exactement.

LE MARQUIS. Et le caractère?

Mlle DESOEILLETS. Eh! eh!.. pour le caractère...

MARION. Eh bien ! quoi?.. le caractère..

Mlle DESOEILLETS, *avec intention.* Elle était vive, emportée...

LE MARQUIS. Vraiment !

MARION. C'est faux ! (*A part.*) Si elle va lui donner de ces idées-là. (*Haut, s'emportant.*) Marion emportée ! c'est un mensonge ; je le nie... et rien que d'entendre cela, je ne me possède plus, je suis hors de moi !.. elle était la douceur même.

Mlle DESOEILLETS. Comme toi.

LE MARQUIS, *regardant Marion.* Oh ! tant mieux ! tant mieux ! cette vivacité est souvent un signe de franchise... c'est une qualité de plus.

MARION, *changeant de ton.* Un peu vive, je ne dis pas; mais pas trop, enfin, comme monsieur l'aime... il s'agissait de savoir la prendre.

LE MARQUIS. Eh ! oui, ce devait être facile.

MARION, *à part.* Comme il m'aurait aimée, celui-là ! (*bas, à Mlle Desœillets*) emmène-le auprès des autres, méchante.

Mlle DESOEILLETS, *riant.* J'ai voulu éprouver ton humilité chrétienne.

MARION. Adieu, monsieur, adieu.

LE MARQUIS. Vous quitter sitôt !

MARION. Je vous en prie.

(Il salue et va pour sortir.)

Mlle DESOEILLETS *bas, à Marion.* Dis donc, s'il me faisait la cour...

MARION, *de même.* Eh bien?

Mlle DESOEILLETS, *de même.* Ma foi, je ne répondrais pas...

MARION, *de même.* Comment !

LE MARQUIS, *revenant.* Vous me rappelez, madame?

MARION. Non, non, monsieur.

Mlle DESOEILLETS, *de même.* Ecoute donc, tu es morte.

MARION, *de même.* C'est juste.

(Le marquis donne la main à Mlle Desœillets; il se retourne pour regarder Marion; la porte se ferme.)

SCENE X.

MARION, *puis* LE MARQUIS *.

MARION, *le regardant sortir.* Un amour si vrai, si naïf, quand il n'est plus temps! c'est dommage. (*Revenant en scène.*) Ah ! laissons cela, ça mènerait trop loin... car il me vient toujours des idées. Dieu ! que ça a de peine à s'en aller !

(Elle ouvre le carton que Gervais a apporté. Le marquis a doucement ouvert la porte sur ces dernières lignes, il est entré et la regarde.)

LE MARQUIS, *à part.* Ah ! je ne puis la quitter ainsi.. mon cœur me ramène malgré moi.

(Le marquis se tient dans le fond.)

MARION, *prenant la guimpe et le voile.* Voilà donc ce costume qui doit me rapprocher de Dieu !.. une drôle de couleur qu'elles ont choisie là, les Carmélites!

LE MARQUIS, *à part.* Un costume de religieuse!

MARION. Ah! mon Dieu ! j'ai une peur affreuse d'être laide avec ça.... Laide!... qu'est-ce que ça me fait à présent?.. et, d'ailleurs, pour des béguines, ça m'ira toujours assez bien. Essayons. Ce pauvre comte, s'il me retrouvait ainsi... ah ! je suis sûre qu'il ne voudrait pas me laisser entrer au couvent... ou qu'il y viendrait avec moi.

LE MARQUIS, *à part.* Au couvent!

MARION. Il me semble que je le vois à mes pieds, lui, ou ce jeune homme de ce matin.

LE MARQUIS, *se montrant.* Me voilà !

MARION. Ah!

LE MARQUIS. Oh ! ne me repoussez pas ! il m'a semblé que vous parliez de moi.

MARION. De vous ou d'un autre.

LE MARQUIS. Oh ! de moi plutôt... j'aime mieux ça : écoutez-moi sans vous fâcher. Mon cœur que j'ai conservé jusqu'à présent libre et pur pour celle qui n'est plus, je vous l'offre à vous, et voyez vous, il ne faut pas le dédaigner... il en vaut bien un autre.

MARION. Oh ! oui, je vous crois.

LE MARQUIS. Et ce cœur-là certainement je ne le remporterai pas comme je l'ai apporté.

MARION, *à part.* S'il me parle comme ça d'abord, je ne réponds plus de moi ; je m'en vais, c'est le plus sûr.

LE MARQUIS, *la retenant.*

AIR *de Turenne*

Restez, restez, car je vous aime !

MARION.

Oh ! laissez-moi ! je n'entends rien.

LE MARQUIS.

Je vous aime !

MARION.

Dieu ! quel blasphème !

* Le marquis, Marion.

* Marion, le marquis.

Mais c'est égal ça fait du bien,
Ce mot-là fait toujours du bien.

LE MARQUIS.

Ne croyez pas que je vous quitte...
Cédez, car vous serez à moi !

MARION, *à part.*

Lui céder... mais voyez à quoi
On expose une carmélite.

LE MARQUIS. Oh ! laissez là ce voile, ce costume : honorez mieux la mémoire de votre amie, en restant dans le monde pour être aimée, pour aimer comme elle.

MARION. Comme elle !.. ah ! j'ai bien peur que ça vienne encore.

LE MARQUIS. Ça viendra, oh ! oui, madame ou mademoiselle, je ne sais pas.

MARION. Oh ! l'un et l'autre se disent.

LE MARQUIS. Restez pour faire des heureux, à commencer par moi.

MARION. Vous allez un peu vite au fait ; il n'y a pas de mal, c'est le moyen d'arriver.

LE MARQUIS. Ah ! c'est que du moment où l'on m'a dit : voilà les traits de Marion, voilà sa taille, voilà ses yeux... oh ! vous l'avez dit vous-même... alors, il m'a semblé que je la retrouvais en vous, que je la voyais... et grâce à cette illusion, elle vivait encore pour moi.

MARION, *à part.* Il appelle ça une illusion, lui !

LE MARQUIS, *lui prenant la taille gaîment.* Ainsi, ma sœur ..

MARION, *se dégageant.* Eh bien ! eh bien ! (*A part.*) Marion, ma fille, c'est ici qu'il faut du courage.

DUO.

ENSEMBLE.

AIR : *Non, je ne valse pas.* (Amédée de Beauplan.)

MARION.

Non, je n'écoute pas ;
Laissez-moi, je vous prie :
Car désormais j'oublie
Les amours d'ici bas !
Le ciel attire tous mes pas,
Il faut que je lui cède, et qu'à ma conscience
J'obéisse en silence...
Non, monsieur, je n'écoute pas !
(*A part.*)
Ah ! grand Dieu ! quel moment
Pour une Carmélite !
Loin de lui fuyons vite,
Le danger est trop grand !

LE MARQUIS.

Non, ne me fuyez pas,
Ecoutez, je vous prie,
Ma voix qui vous supplie
Je m'attache à vos pas...
Au monde, rendez tant d'appas !
Aux plaisirs, à l'amour, rendez votre existence ;
A si douce espérance,
De grâce, ne résistez pas ?
Ah ! quittez le couvent,
Charmante carmélite ;
Revenez et bien vite,
Dans ce monde enivrant.
Le cloître est un séjour de larmes...
Le bonheur est dans les amours.

MARION.

Le monde est un séjour d'alarmes,
Je dois le fuir et pour toujours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(On entend trois coups frappés dans la main,)

MARION, *à part.* C'est Gervais !.. on vient !..

LE MARQUIS. Que craignez-vous ?..

(On frappe le troisième coup.)

MARION. Cette porte !..

LE MARQUIS. Je cours la fermer.

(Il va au fond.)

MARION, *à part.* Ah ! quel assaut !.. j'en réchappe !..

(Elle disparaît par la petite porte par laquelle elle est entrée.)

SCENE XI.

LE MARQUIS, FLORENTIN, GERVAIS *portant deux flambeaux.*

FLORENTIN, *repoussant la porte.* Eh bien ! qu'est-ce qui est là ?.. qui est-ce qui retient la porte ?.. Ah ! c'est vous ?..

LE MARQUIS. Au diable ! (*Se retournant.*) Rassurez-vous, je... Eh ! mais où donc est-elle ?..

FLORENTIN. Qui, elle ?

LE MARQUIS. Eh bien ! elle !.. cette femme qui était ici à l'instant, et qui est sortie... par où ?..

GERVAIS, *posant un flambeau de chaque côté du théâtre, à par.* Ciel !.. (*Regardant la petite porte.*) Il l'a vue.

LE MARQUIS. Mais je la retrouverai !.. oui, il le faut... Je sens que j'ai besoin de la revoir... Je ne puis plus me passer d'elle... Je l'aime !

FLORENTIN. Dites donc, si vous n'êtes pas fou, je viens vous chercher pour vous mettre à table avec ces messieurs.

LE MARQUIS. A table !.. ici !.. dans un pareil moment !.. quelle indignité !..

FLORENTIN. Oui, n'est-ce pas ?.. c'est une indignité !.. un jour comme celui-ci, boire du vin de Champagne !.. et le mien encore !.. La Desœillets a prétendu que c'était une idée de Marion... C'est possible, elle en avait de si baroques !

LE MARQUIS, *qui cherchait au tour de lui, revenant.* Vous dites ?..

FLORENTIN. Et M. de Gerdy s'est écrié qu'il fallait respecter la volonté de ma cousine... Il y a eu entraînement général.

LE MARQUIS, *à part.* Mlle Desœillets... M. de Gerdy... ils doivent savoir...

(Il remonte.)

FLORENTIN, *le suivant.* Et si vous voulez boire à la santé de la défunte.

LE MARQUIS. Imbécile !

(Il sort vivement.)

FLORENTIN. Hein?.. Qu'est ce qu'il a dit?..

GERVAIS. Il a dit imbé...

FLORENTIN. Je l'ai bien entendu... tais-toi... c'est très-joli..... on me traite de... (*montrant Gervais*) ce qu'il allait dire, et ils boivent le vin de la succession !..... sous prétexte qu'ils pleurent ma cousine!

GERVAIS. Mais vous vous êtes mis à table avec les autres...

FLORENTIN. Certainement, et j'ai mangé malgré ma douleur, j'ai mangé beaucoup pour ne pas tout perdre !.. c'est toujours ça de sauvé... ivrogne !..

GERVAIS. Dam! mamzelle Marion avait ordonné par son testament...

FLORENTIN. Il n'y a pas de testament... il ne peut pas y avoir de testament !..

GERVAIS. Si vous cherchiez bien...

FLORENTIN. Oui, dans sa chambre, par exemple !.. je ne veux pas y aller !.. Hier au soir, j'y cherchais quelque chose, dans un tiroir... et, tout-à-coup... Voilà que derrière moi, je crois entendre... Ah ! ça m'a fait un effet... j'en ai eu froid à la plante des pieds !.. et en m'approchant d'une glace de Venise... comme celle-ci... (*Apercevant le papier que Marion y a mis.*) Qu'est-ce que c'est que ça?.. ce papier?..

(Il le prend)

GERVAIS. Dam ! je ne sais pas... peut-être le testament.

FLORENTIN, *l'ouvrant.* Le?.. grosse bête !.. qui est-ce qui l'aurait... (*Le refermant vivement.*) Ciel !

GERVAIS. Hein?.. c'est ça?

FLORENTIN. Non !.. non !.. Allez-vous-en...

GERVAIS. Mais...

FLORENTIN. Hein?

GERVAIS. Tout de suite.

(Il sort.)

SCENE XII.

FLORENTIN, *et ensuite* MARION.

FLORENTIN, *seul et avec mystère.* Un testament !.. Ça m'a remué le cœur de fond en comble !.. je n'y vois pas... je n'ose pas lire... je vous demande un peu... quelle idée !.. Si elle s'est avisée de faire un legs à chacun de ceux qu'elle a aimés... qu'est-ce qu'il me restera !.... (*Prenant le flambeau qui est à gauche.*) Oh ! non, c'est impossible !.. D'ailleurs, je le tiens !.. (*Lisant.*) « Article premier. » (*S'arrêtant.*) Ah! voilà que j'ai encore froid à la plante des pieds !.. (*Il tient le flambeau d'une main et le testament de l'autre.*) Voyons l'article premier.

MARION, *entr'ouvant la petite porte.* Je puis... (*apercevant Florentin.*) Ciel !

(La porte se referme vivement.)

FLORENTIN, *se retournant au bruit.* Hein!. qu'est-ce que c'est?.. Ah ! que je suis bête! que je suis bête!.. (*Lisant.*) « Article pre- « mier : Quant à mon cousin Florentin- » Médéric Delorme... » (*S'interrompant.*) C'est mon affaire... J'étais bien sûr que j'y serais... (*Lisant.*) « Je ne lui donne rien » du tout!.. » (*Furieux.*) Tout ça!.. Je n'accepte pas !.. je ne veux pas de ce testament-là !.. il est faux ! faux ! le testament... faux !.. Et morbleu ! je suis chez moi, j'ai le droit d'incendie !.. au feu le test...

(Il l'approche de la bougie.)

MARION, *en dehors.* Infâme !

FLORENTIN, *tremblant.* Qui est là?.. qui est là?.. Il m'a semblé!.. (*Il fait quelques pas tenant toujours le testament et le flambeau, et regardant à droite et à gauche.*) J'ai certainement entendu... (*Arrivé devant la glace il pousse un cri.*) Oh !.. (*Se rassurant.*) Non, non... c'est moi... moi dans cette glace... (*Il rit.*) Imbécille !.. je me fais rire moi-même... Ce sont mes oreilles qui ont corné !.. Il n'y a pas ici une créature vivante, pas un... pas un animal quelconque... je suis seul... Voyons encore... (*Lisant.*) « Article premier. » gueux d'article!.. « Je ne lui donne rien du tout... » (*S'interrompant.*) La donation est exactement la même... (*Lisant.*) « Article deux, » mes diamans à la Desœillets... » (*S'interrompant.*) Voleuse!.. (*Lisant.*) « Article « trois, ma maison à... » (*Avec colère.*) mais c'est une infamie !.. je suis pillé!.. Il n'y a donc plus de lois de la nature et du sang !.. corbleu ! ventrebleu ! cette fois il y passera !..

(Il l'approche encore de la bougie.)

MARION, *de même.* Coquin!

FLORENTIN, *tremblant.* Ah ! Dieu !... Ciel !.. Décidément, il y a ici quelqu'un. (*Marchant du côté de la petite porte.*) Qui que vous soyez... parlez...

(Il regarde du côté opposé.)

MARION. Scélérat !..

FLORENTIN, *tombant assis.* Ah !.. qui va là?. Au secours !.. à la garde !.. je suis assassiné ! (*Il a laissé échapper le flambeau et le testament.*) Je suis mort !

SCENE XIII.

LE MARQUIS, DUBARAIL, GERDY, FLORENTIN, DE VARDES, PLUSIEURS GENTILSHOMMES, *tous très-animés et déjà un peu gris, excepté le marquis. Ils tiennent tous leur verre, et ont la serviette à la boutonnière.* DOMESTIQUES, GERVAIS, *portant des flacons et des verres.*

TOUS. Qu'est-ce que c'est? que se passe-t-il ?

DUBARAIL, *apercevant Florentin.* Ah ! mon Dieu ! comme il est pâle !

GERDY, *riant.* Ah ! ah ! ah ! l'héritier !

DUBARAIL, *apercevant le testament qui est à terre.* Tiens ! ce papier qui est là !..

FLORENTIN, *le ramassant vivement.* C'est à moi !.. à moi seul!.. ça me regarde!..

(Il le met dans la poche de sa veste.)

GERDY. Ah ! ah ! ah !.. a-t-il une drôle de figure, le commis aux gabelles !.. (*A un de ceux qui sont près de lui.*) Regarde donc, Dubarail.

(Ils rient tous; Florentin s'efforce de faire comme eux.)

LE MARQUIS, *à part.* Et impossible de savoir...

DUBARAIL. C'était bien la peine de nous déranger... maladroit !.. au milieu de ce souper délicieux, de ces bouteilles pétillantes, dont la fumée m'a porté à la tête!

GERDY. Et moi aux jambes!.. Du champagne, morbleu! et buvons à Marion.

DUBARAIL. Oui, c'est cela!

TOUS. A Marion!

CHOEUR.

AIR *de la Salamandre.*

Honneur, honneur à sa mémoire!
Buvons, buvons à sa santé !
Le dernier trait de son histoire
Mérite l'immortalité.

FLORENTIN, *tendant son verre.* A boire! à boire!.. j'ai besoin de boire énormément..(*a part*) ça me remettra!..

LE MARQUIS. Et c'est elle qui l'a voulu! Ah! sans cela, je briserais leurs verres!

GERDY. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc le petit?.. qui ne boit pas... mais c'est une idée de Marion!.. une idée sublime!. et nous serions des lâches, à jamais déshonorés dans le cabaret de Mignot, si nous n'exécutions pas sa volonté!..

DUBARAIL. Pauvre fille!.. elle a voulu être pleurée en larmes de... de Champagne!

(Ils rient tous.)

GERDY. Et nous mettre en verve pour faire son oraison funèbre!

(Ils rient et boivent.)

DUBARAIL. Ah! oui, l'oraison funèbre.. elle serait bouffonne!

GERDY.

AIR : *L'un de ses frères.*

Allons, remplissez mon verre
A Marion!... sans orgueil
On peut la pleurer, j'espère.
Tout Paris doit être en deuil!
Elle était tendre et fidèle;
Mais à plusieurs à la fois,
Et pour un qu'aimait la belle,
Elle n'en trompait que trois!
La voilà!
Toute son histoire est là.

TOUS.

Elle était tendre et fidèle, etc.

GERDY, *montrant un des convives.* Demandez à de Vardes, qu'elle a ruiné.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!..

DE VARDES. Certainement!..

DUBARAIL. Ce n'est pas comme moi, messieurs... on m'aime pour mes seuls avantages personnels.

GERDY. Quoi! vraiment!... toi aussi!...

GERVAIS, *à part.* Si elle écoute... c'est aimable!

DUBARAIL, *avec suffisance.* Oh! moi, je n'ai pas été quitté comme toi!

GERDY. Quitté... ah! ah! ah! voilà son billet.. j'aime mieux un verre de champagne... Qui veut le billet de Marion?.. billet payable à vue.

TOUS. A moi! à moi!..

LE MARQUIS. A moi, monsieur!..

(Dubarail le prend.)

DUBARAIL. Moi, je le prends... pour amuser le cardinal... Et la lettre de cachet en blanc?..

GERDY, *la prenant.* Eh bien! donnant donnant, elle pourra me servir contre le premier chartreux qui voudra me faire rentrer en cage. Ah ça! mais, l'héritier... il ne dit rien!... c'est le mieux partagé... elle lui laisse sa fortune... c'est-à-dire notre fortune!

(Ils rient.)

FLORENTIN, *tout-à-fait gris.* Ah ! bien oui, l'héritage!.. je ne m'en moque pas mal!.. je m'en moque comme de ça! (*il boit*) je le prends... parce que ça me revient de droit!... de droit!... Mais, du reste, une fortune dont la source est si... si équivoque!...

GERDY. Il appelle ça équivoque, lui!

(Ils rient.)

DUBARAIL.

(*Même air.*)

Des créanciers la cohorte
L'égayait à ses dépens !
On les jetait à la porte...
Moins heureux que les amans.
Si l'on eût pris chaque plume
Dont on paya sa bonté,
Elle aurait eu pour costume
Celui de la vérité !
La voilà !
Toute son histoire est là !
TOUS, *en chœur.*
Si l'on eût pris chaque plume, etc

LE MARQUIS. Oh ! ma patience est à bout !

DUBARAIL. Allons, tout le monde fait chorus ! éloge général... à sa santé. (*Elevant la voix.*) A la plus aimable fille de Paris !

GERDY, *de même.* Au cœur le plus tendre... et le plus... commode !

DE VARDES, *de même.* A la friponne la plus adroite !

FLORENTIN. A la cousine la plus marâtre !

TOUS. A Marion !

(Les portes du fond s'ouvrent ; le fond n'est éclairé que par la scène ; Marion paraît toute en blanc.)

SCENE XIV

LES MÊMES, MARION*.

MARION. La voilà !

TOUS, *poussant un cri, et immobiles.* Ah !...

(L'air du muletier jusqu'à la fin de la scène.)

LE MARQUIS. Grand Dieu !

GERDY. C'est elle !

DUBARAIL. Est-ce un rêve ?

FLORENTIN. Je suis mort !

(Marion s'est avancée d'un pas assuré, saisit le verre de Dubarail, le jette au loin ; puis, d'un ton solennel.)

MARION. Silence !...

(Ils reculent.)

GERDY, *stupéfait.* Oh ! je suis ivre !..

FLORENTIN. Mes jambes flageolent.. flageolent...

MARION, *à Gerdy, avec force.* Honte à toi, comte de Gerdy ! qui n'a pas craint de présider une orgie le jour de mes funérailles... (*mouvement du comte*) chartreux manqué !.. (*Pendant qu'elle parle, Dubarail s'est approché d'elle et va la toucher pour s'assurer de sa présence. Elle le regarde, il s'éloigne en tremblant.*) Pour toi, valet du diable déguisé en cardinal, tu as osé leur dire que Marion s'était abaissée jusqu'à toi !.... mensonge !.... s'il n'y avait sur la terre d'autres hommes que ton maître et toi, la charité chrétienne ne m'aurait pas damnée !. (*A Florentin.*) Toi, mon héritier Delorme, coquin maigre et affamé, ah ! tu trouves que la source de ma fortune est équivoque... (*Florentin se laisse tomber à genoux.*) Eh bien ! rassure-toi, tu ne l'auras pas !

FLORENTIN. Mer... merci.

MARION. Et maintenant, adieu, beaux don Quichottes, si pâles et si tremblans !.. on m'attend pour mes funérailles, et s'il en est un seul parmi vous, qui soit digne encore d'y paraître !.. (*jetant son gant*) à lui de me venger !

LE MARQUIS, *le ramassant vivement sans être remarqué.* A moi !

TOUS, *suivant Marion qui va pour sortir en reculant.* Marion ! Marion !..

(Elle s'arrête, ils reculent.)

MARION. Adieu !..

FLORENTIN. Adieu, cou... cousine.

(Elle disparaît.)

SCENE XV.

LES MÊMES, *excepté* MARION.

GERDY. *comme un homme qui s'éveille.* Je suis encore glacé de surprise et d'effroi !.. Mais, non, ce n'est pas un rêve...

(Il se précipite sur les portes du fond, les ouvre et sort.)

TOUS. C'est elle !.. c'est elle !..

LE MARQUIS. *à part.* Oh ! oui... c'est elle !..

FLORENTIN. Ouf !.. j'ai la fièvre !

DUBARAIL. Là !.. à cette place...

GERDY, *rentrant.* Personne ! rien !.. cependant, il est impossible que l'ivresse seule...

LE MARQUIS, *gaîment.* Eh bien ! messieurs, vous ne buvez plus ?... vous qui tout-à-l'heure étiez d'une gaîté...

GERDY*, *courant à lui.* Mais, vous, monsieur, vous, qui aviez toute votre raison... vous l'avez vue, n'est-ce pas ?. vue comme nous tous ?

(On l'entoure.)

LE MARQUIS, *riant.* Vu ?.. qui ?..

GERDY. Eh bien ! elle !..

TOUS. Marion Delorme.

LE MARQUIS. Hein ! plaît-il ?..

DUBARAIL. Cette femme !...

GERDY. Cette apparition ?..

FLORENTIN. Ce fantôme tout blanc ?..

LE MARQUIS. Une ombre.. un fantôme ?

* Le Marquis, Dubarail, Marion, Gerdy, Florentin.

* Dubarail, le Marquis, Gerdy, Florentin.

(*partant d'un éclat de rire*) ah! ah! ah!... allons, messieurs, je vois que le vin de Champagne produit de merveilleux effets. A boire donc!

GERDY. Et son gant qu'elle a jeté?..

LE MARQUIS, *regardant aussi*. Son gant, où donc?.. racontez-moi cela... ce doit être charmant!

GERDY, *avec force*. Je l'ai vue!

DUBARAIL, *de même*. Je l'ai entendue!

GERDY. Et à moins qu'à l'instant même, je ne voie, de mes yeux, passer...

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mlle DESOEILLETS *.

Mlle DESOEILLETS. Messieurs, le convoi va bientôt se mettre en route.

TOUS. Le convoi!

Mlle DESOEILLETS, *à part*. Oh! sont-ils pâles!...

DUBARAIL. Le convoi!..

Mlle DESOEILLETS. N'est-ce pas pour cela que vous êtes venus? on vous attend!..

GERDY. Ah! c'est à en devenir fou!

FLORENTIN. C'est abrutissant!

DUBARAIL **. Eh bien! mes amis, morte ou vive, il faut s'assurer de Marion... nous avons une revanche à prendre!

GERDY. Oui! oui!... et quand nous devrions briser toutes les portes!..

Mlle DESOEILLETS, *à part*. Grand Dieu!

LE MARQUIS. Vous voudriez?..

DUBARAIL, *avec ironie*. Oh! moi, voyez-vous, elle m'a dégrisé, je ne crois pas aux revenans... J'ai vu là-bas, une voiture, sans doute destinée à sa fuite, nous allons voir.

Mlle DESOEILLETS, *a part*. Ah mais, ça se gâte! ça se gâte!

CHOEUR.

AIR *des Huguenots*.

De ce tour pendable
Certes elle est capable;
Cherchons la coupable
Dans cette maison.
Allons, du courage!
Bientôt, je le gage,
De ce badinage
Nous aurons raison.

(*Ils sortent tous par le fond : le marquis les suit et revient.*)

* Le Marquis, Dubarail, Mlle Desoeillets, Gerdy, Florentin.

** Le Marquis, Mlle Desoeillets, Dubarail, Gerdy, Florentin.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, Mlle DESOEILLETS, GERVAIS.

Mlle DESOEILLETS, *à Gervais*. Ferme les portes. (*Revenant.*) Elle est perdue!

LE MARQUIS, *redescendant vivement*. Vous le voyez, les momens sont précieux.

Mlle DESOEILLETS, *effrayée*. Monsieur!.. que dites-vous?

LE MARQUIS. Qu'elle se fie à moi... nous la sauverons.

Mlle DESOEILLETS. Mais...

LE MARQUIS. Ne pensez pas me tromper, moi!.. et que craignez-vous?.. je l'aime.

Mlle DESOEILLETS. Oui, oui, je vous crois, et c'est très-bien... (*à Gervais*) Vite, à ton poste... et préviens-nous.

(Elle va à la petite porte et frappe doucement.)

GERVAIS. Oui, mamzelle... le signal.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

Mlle DESOEILLETS, MARION, LE MARQUIS.

Mlle DESOEILLETS. Marion! Marion!

(La porte s'ouvre.)

MARION, *sortant*. Me voici!

LE MARQUIS. C'est elle! ah! mon cœur me le disait bien.

MARION, *apercevant le marquis*. Ciel!

(Elle veut rentrer.)

LE MARQUIS, *lui prenant la main*. Ah! je vous tiens; vous ne m'échapperez plus.. vous n'êtes pas une ombre.

Mlle DESOEILLETS. Ne crains rien, il est des nôtres, et amoureux, par-dessus le marché.

MARION. Vrai! je ne demande pas mieux. (*Ecoutant.*) Chut! j'ai cru entendre...

Mlle DESOEILLETS. Non, rien; mais tu t'es perdue, et Dubarail furieux est allé prévenir ses pourpoints noirs, gibier de Satan.

MARION. Pas possible!.. mais alors, partons, partons; la voiture doit nous attendre.

LE MARQUIS, *à la fenêtre*. N'y comptez plus, il s'en empare.

MARION. Ah! mon Dieu! comment nous rendre aux Carmélites?

LE MARQUIS. Vous y pensez encore !... est-ce que vous avez toujours de la vocation ?

MARION. Oh ! beaucoup moins ; ça baisse, ça baisse ; votre amour m'a porté à la tête et au cœur. Ah ! j'ai bien envie de me venger d'eux tous à mon ancienne manière... et à la barbe du cardinal.

Mlle DESOEILLETS. Ce serait plus gai.

LE MARQUIS. Oui, vengez-vous ; partez avec moi pour l'Angleterre.

MARION. Ma foi ! l'Angleterre avec vous, la Bastille avec Dubarail, ou le couvent toute seule... va pour l'Angleterre.

LE MARQUIS. Vrai ?

Mlle DESOEILLETS. Bien ! mais si l'on t'arrête ?

MARION. Maudite lettre de cachet !

LE MARQUIS. Eh ! mais attendez donc ! cette lettre de cachet, il l'a donnée au comte de Gerdy, en échange d'un certain billet d'amour...

MARION. Ah ! oui, j'ai entendu... mon billet au porteur, dans les mains de ce Dubarail.

LE MARQUIS. Soyez tranquille... je cours les rejoindre, le comte et lui... il faudra bien qu'ils me remettent et cette lettre et ce billet... ou je les tuerai tous les deux !

Mlle DESOEILLETS. Tous les deux !

MARION, *le retenant.* C'est qu'il est tout-à-fait aimable. (*On entend les trois coups.*) Le signal !

Mlle DESOEILLETS, *écoutant.* Chut ! c'est de Gerdy.

LE MARQUIS. Ah ! je vais...

MARION, *qui est près de la table.* Non, restez. (*Elle souffle la bougie.*) Et taisez-vous.

(Elle retient le marquis. Mlle Desœillets se tient du côté opposé ; et, au même moment, Gerdy paraît au fond. Il fait nuit.)

SCENE XIX*.

LES MÊMES, GERDY.

GERDY. Eh ! mais, il me semblait avoir vu de la lumière. (*Marion tousse doucement.*) Ah ! il y a quelqu'un ici.

MARION. On n'entre pas.

GERDY. Marion ! c'est toi.

MARION. Comte, sortez, sortez !

GERDY. Non, non ; oh ! je n'ai plus peur, et je ne suis pas fâché de m'assurer par moi-même que tu n'es pas un fantôme.

MARION. Non pas pour vous, sans doute, car je voulais vous mettre dans ma confidence... mais vos amis.

GERDY, *riant, et approchant toujours.* Sois tranquille ; ils n'osent pas approcher d'ici, ils voient des spectres partout... et nous venons de jeter ton héritier ivre-mort, au milieu des apprêts funèbres... ah ! ah !

MARION, *riant.* Ah ! ah ! ah !

(Mlle Desœillets étouffe un éclat de rire.)

GERDY, *prenant la main du marquis.* Ta main ! ah ! je la tiens.

MARION. Laissez-moi.

(Le marquis retire sa main et passe à la gauche de Marion.)

GERDY. Quel tour tu nous as joué, friponne !... Te faire passer pour morte..! au risque de me faire mourir de chagrin.

MARION. Ah ! fi ! vous sentez le vin de Champagne.

GERDY. C'était pour m'étourdir... ta main, ta jolie main, que je la baise mille fois.

MARION, *lui donnant la main du marquis.* Me traiter ainsi, moi ! qui vous avais écrit un si joli billet. Tenez, monsieur, c'est plus que vous ne méritez

GERDY, *allant pour embrasser la main qu'il tient.* Mais comme tu t'es vengée !.. quel air de mépris ! ah ! tu me pinces.

(Le marquis retire sa main.)

MARION. Et ce billet, qu'en avez-vous fait ? vous l'avez remis à un fat, à un misérable !

GERDY. Que diable veux-tu ? je ne croyais plus au paiement, et j'ai eu en échange une lettre de cachet en blanc, pour faire rejeter dans son couvent le premier chartreux qui en voudrait à ma liberté, que je veux garder pour toi.

MARION. Une lettre de cachet ?.. je n'y crois pas.

GERDY. Ma parole d'honneur !

MARION. Si j'en étais sûre !

GERDY. La voilà... (*Elle le prend.*) Et comme entre nous, tu ne tiens pas à avoir l'autre billet pour t'acquitter...

MARION, *tendant la main au marquis.* Si fait !

(Le marquis met un genou à terre, et baise la main de Marion.)

GERDY, *voulant la prendre dans ses bras.* Oh ! Marion, vas-tu faire la cruelle pour la première fois de ta vie !.. Allons, aie pitié de moi, j'embrasse tes genoux.

(Il tombe à ses pieds ; Marion se retire ; la porte du fond s'ouvre, et la lumière paraît.)

* Mlle Desœillets, Gerdy, le marquis, Marion.

SCENE XX.

LES MÊMES, DUBARAIL, GERVAIS, *portant de la lumière*, LES JEUNES SEIGNEURS, UN EXEMPT *et ensuite* FLORENTIN *.

DUBARAIL, *tenant Gervais par le collet.* Ah ! drôle ! tu fais le pied de grue?

(De Gerdy se voit à genoux devant le marquis, qui part d'un grand éclat de rire, ainsi que Marion et Mlle Desœillets.)

GERDY, *regardant autour de lui.* Hein? quoi ? qu'est-ce que cela signifie ?

(Le marquis se relève.)

DUBARAIL, *à Gerdy.* Qu'est-ce que vous faites là, mon cher?

(Gerdy se lève furieux.)

Mlle DESOEILLETS, *riant.* Il baisait la main de monsieur... ah ! ah ! ah !

MARION, *au fond.* Entrez, messieurs, entrez.

TOUS. C'est elle !

MARION. Oui.. c'est moi.

AIR : *Qui n'a pas vu, etc.*

Vers le plaisir je reprends mon essor !
De mes péchés j'étais triste et contrite,
Et me voilà prête à pécher encor !
Pour vous, ingrats, Marion ressuscite;
Un feu nouveau vient de me ranimer ;
Dieu que j'aimais, toujours tendre et volage,
Pardonne au cœur qui se laisse enflammer ;
Ah ! n'est-ce pas l'honorer... que d'aimer
Ce qu'il a fait à son image?..

DUBARAIL, *à Gerdi.* Ma lettre de cachet ! vite !

FLORENTIN, *dans la coulisse.* Ah ! mon Dieu ! au secours ! laissez-moi.

TOUS. Qu'est-ce donc ?

FLORENTIN, *entrant, pâle, défait et épouvanté.* Sauvez-moi ! au secours !

Mlle DESOEILLETS. Qu'avez-vous ?

FLORENTIN **. Ah ! c'est vous tous ! défendez-moi... Si vous saviez... j'étais tombé en défaillance... de peur... et on m'avait jeté au milieu des... Quand le cortége a voulu partir... personne... et en l'absence de l'autre... de Marion... on me tirait déjà par les pieds.

TOUS, *riant.* Ah ! ah ! ah !

FLORENTIN. Oui, riez... si je ne m'étais pas réveillé en sursaut, ils allaient m'enterrer à la place de...,

MARION, *qui a écrit pendant ce temps-là, lui frappant sur l'épaule.* On n'enterrera personne.

FLORENTIN, *la regardant, et poussant un grand cri.* Ah ! (*Fuyant à l'extrémité du théâtre à gauche.*) Ma cou... cousine !

* Mlle Desœillets, Gerdy, Marion; le marquis, Dubarail.

** Mlle Desœillets, Gerdy, Florentin, le marquis, Marion, Dubarail.

MARION, *tenant le milieu du théâtre.* Je vous fais mes adieux à tous... avant de partir.

DUBARAIL. Pour la Bastille.

L'EXEMPT, *à Dubarail.* La voiture est prête.

MARION, *à Dubarail.* Merci de l'attention. (*A l'exempt.*) Monsieur l'exempt, voici une lettre de cachet, signée Richelieu ; tenez, vous connaissez la griffe... (*à part*) du diable ! (*Haut.*) Exécutez l'ordre qu'il vous donne de reconduire à l'instant, à son couvent, frère Adrien, comte de Gerdy.

GERDY, *riant.* Qui ? moi ! aux Chartreux? quelle folie !

MARION, *gaîment.* Je t'en ai fait sortir, il est juste que je t'y renvoie.

GERDY. Non, permettez... grâce au billet que Dubarail va me rendre..

(Dubarail tient le billet.)

MARION, *effrayée.* Mon billet ! ah !

LE MARQUIS. Non, il va le déchirer.

DUBARAIL. Permettez, il ne s'agit pas...

LE MARQUIS, *avec fermeté.* Vous allez le déchirer... et à ce prix, j'obtiendrai votre grâce.

DUBARAIL, *souriant.* Ma grâce !

LE MARQUIS, *à demi-voix.* Oui, du cardinal, qui pourrait bien punir, à ma recommandation, un agent maladroit et indiscret.

DUBARAIL, *changeant de ton.* Monsieur, monsieur... mais qui êtes-vous donc, enfin?

LE MARQUIS, *donnant la main à Marion.* Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars.

(Dubarail, sans mot dire, déchire le billet.)

MARION. Un marquis ! c'est égal, je l'aurais aimé sans ça.

CHOEUR.

AIR *des Huguenots.*

Nous pleurions sur elle ;
Mais, toujours plus belle,
Au plaisir fidèle,
Enfin la voilà...
Elle prend la fuite ;
Mais l'amour, bien vite,
Aux lieux qu'elle quitte
La ramènera.

MARION, *au public*

AIR :

Pour échapper à la vengeance
D'un ministre, d'un cardinal,
Il me faut donc quitter la France...
La France... et le Palais-Royal !...
Ce soir, hélas ! je pars pour l'Angleterre,
De Richelieu tel est l'ordre en ce jour ;
Mais il suffit d'un ordre du parterre,
Et, dès demain, je serai de retour.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.